transporter des automobiles il faut les installer sur des wagons à plate-forme et effectuer le passage de cette façon. Le nouveau bac transbordeur est muni d'un pont à automobiles; on a élargi les jetées et, l'été prochain, nous pourrions conduire nos automobiles sur le navire même et, quarante minutes plus tard, nous serons sur l'île du Prince-Edouard. Cependant, pour arriver là, il faut traverser un certain nombre de voies ferrées à Tormentine, au milieu de la manœuvre des trains qui s'y fait continuellement. Mon collègue et moi, nous avons sur nos pupitres une résolution du Board of Trade de Charlottetown qui réclame la construction d'un tunnel pour faire disparaître ce passage à niveau. J'ai parlé de l'affaire au ministre des Chemins de fer qui m'a dit qu'à l'heure actuelle les fonds manquent pour exécuter ces travaux. J'approuve fort les économies que le Gouvernement pratique en ce moment; c'est la seule chose à faire et il agit sagement. J'appuie le ministre des Chemins de fer à ce sujet, mais je tiens à lui dire que, lorsque la situation financière se sera améliorée,—ce qui ne peut manquer d'arriver,—nous, les représentants de l'île du Prince-Edouard, ne lui laisserons de repos que le jour où nous aurons obtenu ce tunnel.

Le temps qui m'est alloué est à peu près expiré, je crois. En conclusion, permettez-moi de dire que j'ai confiance dans le premier ministre actuel et en ses collègues; si on leur en donne le temps, je crois qu'ils rempliront chacune des promesses faites au peuple canadien et qu'ils n'auront pas à périr à la tâche, mais au contraire s'assureront la gratitude et l'admiration du peuple canadien.

M. WILFRID GIROUARD (Drummond-Arthabaska. (Texte): Monsieur le président, le lendemain de l'élection, il y eut beaucoup de réjouissance parmi ceux qui avaient donné leur appui au parti tory. Les perspectives souriantes que l'on avait fait entrevoir et qui allaient se transformer en alléchantes réalités dès l'avènement d'un nouveau gouvernement, ne justifiaient-elles pas dans une certaine mesure ces manifestations de joie! En effet, tous ceux qui n'avaient pas d'ouvrage ne devaient-ils pas dans les trois jours trouver un emploi permanent? L'ouvrier devait être rémunéré, grâce à des concessions tarifaires accordées à la haute finance et à cette filiale active et dévouée du parti tory, le comité exécutif de l'Association canadienne des manufacturiers; les produits de la ferme devaient sans délai augmenter considérablement en valeur; la vente du blé devenait assurée. En un mot, alors que toutes les nations de l'univers avaient à faire face à une crise économique qui les atteignait profondément, que partout dans les autres pays se manifestaient la misère

[M. Myers.]

et le mécontentement, auxquels s'ajoutaient, en plusieurs endroits, les révolutions et les guerres civiles, le parti conservateur promettait, aussitôt élu, de faire du Canada le seul pays au monde où la prospérité régnerait et où le contentement et la satisfaction s'allieraient à une félicité durable et permanente. Il y avait de quoi se réjouir, et je croyais, pour ma part, que le discours du trône refléterait un tableau si prometteur qu'il serait en quelque sorte un chant d'allégresse.

Je suis certain que tous en cette Chambre nous avons lu *Chanteclerc*, de Rostand: Chanteclerc était ce coq qui régnait en maître absolu sur sa basse-cour, mais il avait une illusion, il croyait que c'était son chant qui faisait lever le soleil qui dispensait la lumière au monde. Un matin, le soleil se leva sans son intervention et l'on connaît sa douleur et sa tristesse. L'honorable premier ministre souffre de la même illusion. Il croyait—ou voulait faire croire—que sa voix ferait lever le soleil sur notre pays, qu'il lui suffirait de formuler des promesses pour qu'elles deviennent immédiatement des réalités, qu'il n'avait qu'à se faire entendre pour qu'aussitôt, de même que la nuit s'évanouit devant la clarté du jour, à la crise succéderaient des jours prospères. Ceux qui se réjouissaient ont connu la déception et le discours du trône, au lieu d'être un chant, est un aveu lamentable d'incapacité.

Ceux qui l'ont rédigé ont accompli un travail laborieux et pénible: leurs efforts se sont étendus sur une période de plusieurs jours et, en faisant une récapitulation complète de leurs promesses électorales, ils se sont aperçus qu'il y en avait une qu'ils avaient oublié de mentionner aux électeurs; ils se sont empressés de corriger ce péché d'omission; et voilà pourquoi, dès les premières phrases, ils ne trouvent rien de mieux à offrir au peuple de ce pays que de lui promettre l'espoir et l'espérance. En effet, le discours du trône commence dans les termes suivants:

Je suis heureux de vous accueillir dans l'exercice de vos fonctions, au moment où les nations du monde subissent une crise économique intense. Le Canada n'a pas été épargné. Cependant, le peuple canadien en a supporté les épreuves avec patience et fermeté et il envisage l'avenir avec ce courage et cette confiance qui doivent triompher de tous les obstacles.

Cette confiance et ce courage à envisager l'avenir, où le peuple canadien va-t-il les puiser? Convient-il bien au gouvernement de parler de courage et de confiance, lui qui durant la période électorale, et depuis, a tout fait pour diminuer l'un et détruire l'autre? Tout le monde admet aujourd'hui que la campagne des "tories" avait pour effet, d'un côté, d'exagérer la dépression, d'alarmer la popula-